

Reçois-le sans l'ouvrir, ce livre d'un songeur,  
Trop plein des visions de son siècle malade ;  
Reste à chanter encor quelque vieille ballade,  
Et garde bien tes fils de notre esprit rongeur.

Quand de revoir ton sol Dieu m'accorde la fête,  
Je veux qu'aux verts détours des sentiers réjouis  
Tous ceux que je rencontre, ignorant le poète,  
Tendent leur main calleuse à l'enfant du pays.

Que nul, pour me complaire, en s'efforçant, n'y cause  
De livres et d'auteurs, de systèmes nouveaux ;  
Mais admire avec moi sa terre et ses travaux,  
Et, sur chaque rosier me coupant une rose,

Me dise ses projets pour le futur printemps,  
Combien de chars de blé sont entrés dans ses granges,  
Quel nectar il espère aux prochaines vendanges,  
Quel miracle aux pêcheurs promettent ses étangs.

Chez toi, je ne viens pas pour glaner quelque feuille  
De ces douteux lauriers tressés d'un doigt moqueur ;  
Plus saine, ô cher pays ! et plus douce à mon cœur,  
Dieu me fait la moisson qu'en tes champs je recueille.

Sur la bruyère en fleur, sous les pins odorants,  
J'y respire à longs traits l'air pur et la lumière ;  
Dans l'enclos séculaire, autour des bancs de pierre,  
J'y vais interroger l'ombre des vieux parents.

C'est là qu'ils ont vécu comme je voudrais vivre,  
Laborieux et fiers, obscurs, mais sans remords,  
Traçant devant leurs fils le sillon qu'il faut suivre,  
Et marchant le front calme à d'héroïques morts.

Si, chez toi, loin du siècle et des modernes fanges,  
Je vivais de repos, d'ombre et de souvenir,  
Mon livre, sous ce chêne où je viens rajeunir,  
Serait digne de l'œil des enfants et des anges.